





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Boston Public Library

FRANC 27
ET LIBRE
DISCOVERS,

O V

ADVIS AVX DEPVTEZ
des trois Estats, pour la Re-
formation d'iceux.

*Par B. L. D. l'un des Esleus pour
le tiers Estat.*



A PARIS,

De l'Imprimerie d'ANTHOINE DV BRVEIL,
entre le Pont S. Michel, & la rue de la
Harpe, à l'Estoille couronnée,

M. DC. XIV.

REPORT

ON THE

PROGRESS OF

THE

RESEARCH

CONDUCTED BY

DR. J. H. HARRIS

AND

DR. J. H. HARRIS

AND

DR. J. H. HARRIS

AND

DR. J. H. HARRIS

AND

DR. J. H. HARRIS

AND

DR. J. H. HARRIS

AND

DR. J. H. HARRIS

AND



A MONSEIGNEVR
HENRY DE MESMES,
*Seigneur d'Irual, Conseiller du Roy en
ses Cōseils d'Estat & privié, & Lieu-
tenant Civil de la Ville, Preuosté, &
Vicomté de Paris.*



ONSEIGNEVR,

Voicy vn Dis-
cours, que j'ay
formé de diuerfes pieces,
rapportées par des grands
Personnages de nostre Frā-
ce. Cesōt des aduistirez de
leurs escolles, & des instru-
ctions puisées dans leurs es-

crits, & adreſſées à ceux qui
font les principaux mem-
bres de ce grãd corps de l'E-
ſtat, entre leſquels vouſte-
nez vn des premiers rangs.
Je les ay joinctes enſemble,
pour les mōtrer au public,
comme Appelle faiſoit ſes
Tableaux. Elles propoſent
vn ſalaire aux bons, & vne
eternelle infamie aux meſ-
chans. Voſtre belle ame,
dont les penibles trauaux
ne viſent qu'au bien de la
patrie, y verra des merueil-
les de la Juſtice, qui ne peu-
uent eſtre plus grandes, que

celles que vous faiâtes paroistre en la fleur de vostre âge. Vous les obligerez infiniment, Monseigneur, s'il vous plaist de leur donner vn sauf-conduict, afin que l'honneur de se faire voir leur demeure, & à moy le desir d'estre à iamais.

MONSEIGNEUR,

*Vostre tres-humble, & tres-
obeyssant seruiteur.*

B. L. D.



L'AUTEUR A V

Lecteur.

A My Lecteur, lors que l'on m'a fait cét honneur de m'eslire, quoy qu'incapable pour me treuver en ceste honorable assemblée de la tenue des Estats, en ceste ville de Paris, ie me suis aduisé de dresser vn formulaire de ce qui fut proposé en pareille occurrence, tant en la ville d'Orleans, qu'en plusieurs autres lieux de la France, pendât le bas âge de nos feus Roys, par les plus signalez personages de leur temps & du nostre, ce que i'ay bien voulu faire voir au public. C'est pourquoy ie te fais part de cét eschantillon de ma bonne volonté en ton endroit, que i'augmenteray avec vn grand contentement, si ic recognois qu'elle te soit agreable. Adieu.

EXTRAICT DE LA *Permission.*

SViuant la Requeste, presentee par Anthoine du Breuil, Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, qui luy a esté responduë & signee ce 12. de Nouembre, portant deffence à tous Libraires, Imprimeurs, Colporteurs, & autres, d'Imprimer, ou faire Imprimer le present discours, à peine de cent liures d'amande, & confiscatiõ des Exemplaires, comme plus à plein est contenu & déclaré à l'Original.



FRANC ET LIBRE

DISCOVERS

O V

*ADVIS AUX DEPUTEZ
des trois Estats, pour la Refor-
mation d'iceux.*



Ln'est point d'Estat;
si ferme soit-il, qui
puisse long temps sub-
sister, si l'ordre ne le
maintient. En la Na-
ture toutes choses seroient estein-
tes au poinct qu'elles verroient la
lumiere, si par vne temperature
bien ordonnée, que Platon nom-
me l'ame de l'Vniuers, elles n'agis-
soient à la conseruation de leur es-

pece. Sans ceste commune vnion, les Elemens se destruiroient puelle-melle, & leur ruyne naistroit de leur confusion. Les corps mesme qui en sont composez, treuueroyēt vne sortie à l'entrée de leur naissance, si bien que tous les alimens nécessaires à la vie, leur venant à manquer, ils tendroient à la corruptiō. Que si l'ordre est si necessaire au corps des mortels, il l'est aussi par consequent au Politique, puis que les hommes en sont les membres principaux, que les Anciens ont diuisez en trois rangs, comme le remarque vn bel esprit, quand il dict.

SIRE, les Anciens entre tant d'autres choses, Qui sont en leurs escrits diuinement enclōses, Trois genres nous ont faict de tout gouuernemēt Lesquels ils ont nommés de ce qui proprement,

Demo-
cratie.

*Conuenoit à chacun; le premier populaire, (re-
Pource que tout passoit par les mains du vulgai-*

Le second, Seigneurie, où plus estoient prisez, Aristocratie.
Ceux que le peuple auoit le plus authorisez,
Le tiers ils ont nommé ceste vniue puissance, Monarchie.
Par laquelle à vn seul, tous font obeysance.

Ce sont les parolles, que ce grãd Oracle de nostre France Ioachim du Bellay a dressé au Roy en la tenuë de ses Estats d'Orleans, pour montrer que les plus beaux esprits, qui comme des Phenix, vniques en leur espee, conseruent leur memoire encore entiere dans les cendres de l'Antiquité, ont de tout temps appuyé l'Edifice d'vn bon gouuernement, sur trois principales colonnes. Et certes il est hors de doute, que ce nombre de trois, qui nous est figuré par le cube, tousiours ferme, & semblable à soy-mesme, est si mysterieux & si grand, qu'il comprend en soy des choses, qui sont incomprehensibles aux iugemens des mortels.

C'est vn sacré Symbole de l'Eternité, plus beau que le Septenaire des Pythagoriens, & vne claire medaille, où la pieté, la Force, & la Iustice, estincellent de toutes parts, micux que les Estoilles au Firmament.

Ces trois vertus, Messieurs, sont les Hieroglyphes, & les Synofures de ceste assemblée generale, qui se faict au cœur de la France, où vous estes ce que les Pilotes sôt au vaisseau, lors qu'estans demarez du riuage, ils haussent les voiles, esquivet les escueils, opposent les voiles au caprice des vents; & le tout pour aborder au port, & pour y attacher la commende. Par la pieté est figuré le Clergé, principal arc-boutant del'Eglise de Dieu, par la Force la Noblesse, qui est le nerf du Royaume; & par la Iustice, le tiers Estat, Afile sacré des saintes loix.

Les Historiens , ont mis entre les merueilles du monde , les Pyramides d'Egypte , & le Temple de Diane Ephesienne , ouurages inimitables & beaux. Peut-on rien voir de plus admirable que des Prelats , qui s'acquittent dignement de leur charge ; & qui logent la vertu en leur face ; la grauité sur leur front ; la modestie en leurs yeux , la prudence en leurs discours , la sagesse en leurs maintien , & le zele en toutes leurs actions , qui sont les pierres trangulaires de ce grand bastiment de l'Eglise. Que peut-on s'imaginer de plus admirable , que de leur voir mespriser les vanitez passageres , & fouler aux pieds l'honneur perissable du monde , parmy les honneurs & les dignitez , où ils sont esleuez. C'est ce que dict P. de Ronfard , parlant à ce grád Cardinal de Lorraine , l'vn des grands

Prelats de son temps.

*C'est peu de cas, Prelat, de cét honneur mōdain,
Qui plustost que le vent, du iour au l'endemain
S'enfuit, & longuemēt ne sejourne nostre hōste,
Car vn iour nous le donne, & l'autre iour nous
L'oste.*

Mais comme la loüange, & la prosperité couronnent les actions de ceux-cy; de mesme la reproche, & l'ignominie, accompagnēt ceux qui faisās le cōtraire, & se forlignās du deuoir, perdent par leur mauvais exemple, ceux qu'ils deuroient attirer en admiration, par vne sainte vie. Que s'il est ainsi, que les clartez sont plus remarquables aux hautes Tours erigées aux ports de Mer, pour la commodité de ceux qui nauigent, que non pas à la hune des petits vaisseaux; que ne considerent-il (eux qui font les lumieres, & le sel en la Mer de ce mode,)

que les yeux du peuple, qui veille
 sur leurs actions sont plus clair-vo-
 yans, que ceux qui sont attribuez
 par les Poëtes au fabuleux Argus,
 ou par les Naturalistes au Linc, &
 que ne pratiquent-ils, ce que le *Ronsard.*
 mesme Poëte leur remontre en ces
 vers.

*Vos grandeurs, vos honneurs, vos gloires
 despoüillés;*

*Soyez de la vertu, non de soye habillés,
 Ayez chaste le corps, simple la conscience,
 Soit de nuit, soit de iour, apprenez la science,
 Gardez entre le peuple vne humble dignité,
 Et ioignez la douceur, avec la gravité.*

*Allez faire la Cour à vos pauvres Ouailles;
 Faiçtes que vostre voix entre par leurs oreilles,
 Tirez vous pres du Parc, & ne laissez entrer,
 Le Loup en vostre clos, faute de vous monstrier.*

Les Téples des Egyptiens, esmer-
 ueillables en leurs Edifices, mais pl⁹
 admirables encore en leurs secrets
 mystérieux, estoiet embellis d'em-

blesmes capables d'arrester les yeux,
 & les esprits des plus curieux. Par
 l'Abeille ils representoient le Chef,
 & le bon Pasteur, auquel la vigilé-
 ce est recommandée dans la saincte
 Escriture, sous la figure de ceste
 verge, qui auoit vn œil en son ex-
 tremité; & qui doit conduire son
 troupeau, plus par la douceur, que
 par la seuerité. Qu'il se resouuienne
 de ces belles paroles d'un ancien
 Empereur, que c'est le propre du
 bon Pasteur de tondre son trou-
 peau, non de l'escorcher. Ou bien
 si la nonchalence & la malice l'em-
 peschent de les mettre en pratique,
 qu'il s'asseure d'encourir ceste re-
 proche, que luy faict du Bellay en
 ses Estats.

*Tu te nōme Pasteur, toy qui n'as soing ne care,
 De tes pauvres Berbis, ny de leur nourriture,
 Qui ne les vois iamais, ou bien si tu les vois,*

Ce n'est

Ce n'est pas en un an, à grand' peine deux fois.
 C'est par forme d'aquit, ou pour tondre la laine
 De ton pauvre troupeau, qui nourrit par sa peine,
 Ta noble oysiveté, ton vice & ton plaisir,
 Et pour rassasier ton auare desir.

Si un Prince a baillé la garde d'une place
 A quelque Capitaine, esperant qu'il y face,
 Son deuoir, & que là y doïue demeurer,
 Pour de ses ennemis la frontiere assseurer:
 Et qu'ailleurs cependant Monsieur le Capitaine
 Qui aime beaucoup mieux le profit que la peine,
 Se voise pourmener, & que les ennemis
 Surprennent le chasteau en sa garde commis:
 Doit il estre excusé? encore moins d'excuse
 Le Prelat qui du nom de son office abuse:
 Abandonnant aux Loups par paresse & mespris
 Le troupeau delaisé qu'en sa garde auoit pris:
 Et qu'à la foy d'autruy comettre il n'a point hôte,
 Luy qui au grand Pasteur, un iour en rendra cõ-
 pte.

Jadis les bõs Prelats, qui du troupeau de Dieu
 Estoient les vrais Pasteurs, residoient sur le lieu,
 Cognoissant leurs brebis, & faisant la reueüe,
 Et soigneux les gardoiët, sans les perdre de ueüe.
 Maintenan̄t leur demeure est à la Cour des Roys,
 Où ils ont plus de train, de cheuaux & harnois,
 Que les plus grands Scigneurs, & leurs tables
 friandes,

Surmontent l'apareil des Persiques viandes.

Je ne pense pas, que par le siecle de Saturne les Poëtes (qui cachent toujours le suc de leurs conceptiôs sous l'escorce,) n'ayent voulu dire, que l'aage d'un peuple est tel, que le font ceux qui le conduisent, sçavoir, ou d'or, ou de fer. D'où vient que l'un d'entr'eux feint, que du temps du Pasteur Aristée, les Autels de Pan estoient tousiours chargez de victimes & de dôs qu'o luy faisoit, pour recognoissance des grands biens qu'ils receuoient du Ciel, par l'industrie de ce Pasteur, sous lequel la terre portoit d'elle mesme, sans estre cultiuée par le Laboureur. Les chesnes distilloient du miel, les fleuves du Nectar & du lait, en un pays où le prin-temps estoit eternal, où les mignardes haleines des Zephirs,

embâmoient l'air, où les fleurs esmailloient les champs en tout tēps, & où les arbres ne despoüilloient jamais la verdure qu'ils auoient prise vne fois. L'innocence & l'équité s'entretenoient en ce lieu, & bref toutes les vertus iointes ensemble, n'auoient point de plus agreable demeure que celle-là. Mais depuis que le Pasteur Aristée abandonna ce pays, de fleurissant, & riche qu'il estoit parauant, il fut rendu tout desert en biens, & fecond en miseres. La terre s'y joncha de chardós & d'espines; l'Hyuer s'y alla camper, comme en son lieu naturel; les frimats, les glaces, & les broüillards le suyurent, accompagnez de l'horreur, de la discorde, de la colere, & de telles autres furies, q̃ choisirent ceste Contrée, pour s'y habiter. Alors les hommes commencerent d'estre Loups aux hommes; &

de s'entremenger par leurs diuisions. Les Peres furent odieux aux enfans ; & les freres ennemis iurez de leurs semblables. Voyla ce que les Poëtes ont feint des malheurs, qui s'ensuiuoient de l'absence du Pasteur Aristée, que ses yeux transformoient en felicitéz, aux lieux où ils esclairoient. Que si nous approprions ceste feinte à nostre subject, nous treuuerons que par ce beau nom d'Aristée, est entendue le deuot Prelat, la presence duquel est plus delicieuse à son troupeau, que ne sont les fleurs aux abeilles, comme par vn contraire, il n'est rié qui aporte plus de desordre à ses consolatiós, que faict son esloignemét.

Si la veuë de ce bon Pasteur est necessaire à la conseruation de son troupeau, la preséce d'un Seigneur de marque & d'autorité, ne l'est pas moins à la defence de ses sub-

jets. Ce qui doit estre grandement
recommandable à la Noblesse , la-
quelle se confidere en trois manie-
res, & par trois differantes sortes de
viure , comme le remarque vn Poë-
te François.

*Nous voyons aujour d'huy trois sortes de No-
blesse,*

*L'un, aux armes s'adonne, & l'autre s'appareffe
Cagnarde en sa maison, l'autre hante la Court,
Et apres la faueur ambitieuse court.*

*Le guerrier insolent veut quereller & battre,
Le casanier plaideur , par procez veut debatre,
Et le mignon de court, pour croistre sa maison,
S'arme de sa faueur contre droit & raison.*

Toutes ces diuerfes affectiōs ,
ne recognoissēt point d'autre four-
ce, que celle de l'opinion , en la-
quelle vn chacun se flatte , pour le
rang qu'il estime luy estre deu pour
son merite , & pour sa valeur. Et
c'est d'où pullulent tant de diuisiōs

& d'inimitiez, qui naissent de ceste
Hydre à cent testes, côme dit Ron-
sard en sa remonstrance au peuple
François.

*La seule opinion faict les hommes armer,
Et frere contre frere au combat animer,
Perd la religion, renuerse les grans villes.
Les couronnes des Roys, les polices ciuiles,
Et apres que le peuple est soubs elle abatu,
Lors le vice & l'erreur surmonte la vertu.*

*Elle a les pieds de vent, & dessus les aisselles,
Comme un monstre emplumé elle porte des ailes
Elle à la bouche grande, & cent langues dedās :
Sa poitrine est de plomb, ses yeux prompts & ar-
dans,*

*Tout son chef est de verre, & a pour compagnie,
La jeunesse & l'erreur, l'orgueil & la manie.*

Aussi diét-on, que ce monstre
fut conçu par la presumption, qui
est l'ordinaire cōpaigne de ces cou-
rages, qui se fondans plustost sur
leur extraction, que sur la vertu, se
contentent de participer au lustre

de leur maison, sans se trauallier
 beaucoup, pouden redoubler l'es-
 clat. C'est ce que dict encore le
 mesme.

*On dict que Iupiter fâché contre la race,
 Des hommes, qui vouloient, par curieuse audace
 Enuoyer leurs raisons iusqu' au ciel pour sçauoir,
 Les hauts secrets diuins, que l'homme ne doit
 voir:*

*Vn iour estant gaillard choisit pour son amie,
 Dame Presumption, la trouuant endormie,
 Au pied du mont Olimpe, & la baisant soudain,
 Conçeut l'opinion, peste du genre humain:
 Cuiden en fut nourrice, & fut mise à l'escolle,
 D'orgueil, de fantasie, & de ieunesse folle.*

A quoy il adjouste, parlant de la
 Noblesse & de ses qualitez, ces
 beaux vers adressez à Monseigneur
 le Cardinal de Lorraine.

————— *Car la pompeuse race,
 Les perles, les ayeux, les septres, & la masse,
 Des monstrueux palais, qui s'esleuent si haut,*

*Ne font pas la Noblesse, où la vertu deffaut,
 Ny la vielle medaille en roüille consumee,
 Ny les tableaux reclus tous noircis de fumee,
 Ny les pourtraiçts moisis des antiques ayeux,
 Iapar l'aage ecourtez & d'oreilles & d'yeux:
 C'est la seule vertu qui donne la Noblesse,
 Ceste vertu qui est la Royne & la Princesse,
 De toute chose nee, & à laquelle on doit
 Venir, en trauaillant par le chemin estroit,
 Espineux & fascheux, où peu de gens arriuent,
 Car le trac de vertu bien peu de gens ensuyuent.*

Ioachim du Bellay en dict de
 mesme, en ses trois Estats de la Frâ-
 ce, parlant de la Noblesse, qui s'ac-
 quiert par l'honorable exercice
 des armes.

*La vertu que chacun s'aquiert par nourritu-
 re,*

*Doit estre au noble seul aqoise par nature:
 Je mets le vieil Soldat, & tous ceux-là qui font
 Aux armes leur deuoir, au rang de ceux qui sont
 Les plus nobles du sang : car la vertu guerriere,
 A l'antique Noblesse est la source premiere,
 Non l'image enfumee, ou l'or, ou la faueur,*

Que

Qui ne peuvent donner les vrayz titres d'honneur.

Aussi est-ce la verité, que tout ce qu'on peut s'imaginer de grand & de beau dans le monde, se retreuve en la Noblesse, à qui la vertu se joint, ainsi que la Calamité au fer. Vn gentil-homme vertueux soustenu par ceste Deesse, s'élève par ses genereuses actiōs, plus haut que les nuës, où il se plaît, comme en son Element, dedaignent les choses terrestres & basses, semblable à cet Oyseau, qui ne se repaist que de la rosée du Ciel, & qui ne touche jamais la terre durant sa vie. La douceur & la Courtoisie sont les vrayz rejettons de sa Noblesse, & son Roy le Soleil, vers lequel ses desseins se tournent tousiours à l'imitation de l'Oeliotropion. Il le revere comme l'Oinct de Dieu, &

le seruice qu'il luy rend par les loix
du deuoir le faict aymer luy meſme
de tout le peuple.

*Qui faict honneur aux Roys, il faict honneur
à Dieu,
Les Princes & les Roys tiennent le plus grand
lieu,
Après la Deité; & qui reuere encore,
Les ſeruiteurs du Roy, le Roy meſme il honnore.*

Mais comme les choſes du monde, ne peuuent ſubſiſter ſans vn ſecours mutuel, qu'elles ſe donnent l'vne à l'autre, ainſi la Nobleſſe doit auoir la Juſtice pour ſon principal ſouſtien, ſi elle ſe veut maintenir. C'eſt elle qui rend les Citez Fleurifſantes, les peuples obeyſſans, les Eſtats tranquilles, & les Royaumes heureux. Sans elle la verité n'auroit point de rang, l'honneur point de ſiege, ny la Paix point de lieu. Car

la Iustice & la Paix s'entre-baisent,
 & se font l'amour. C'est elle qui débrouille le Chaos du desordre, estouffant les diuisions en leur naissance, & qui se faict recognoistre, pour l'Image de Dieu çà-bas en terre. Et de verité ses loix sont toutes diuines, & les effects autant de miracles, que Ronfard a descrits ainsi.

*Dieu transmit la Iustice en l'aage d'or çà-bas,
 Quand le peuple innocent encor ne viuoit pas,
 Comme il faict en peché: ceste sainte Deesse,
 S'apparoissoit au peuple, & ne fuioit la presse,
 Les preschoit & prioit, d'euitier la malice,
 Et de garder entr'eux vne sainte Police,
 Fair procez, débats, querelle, inimitié,
 Et d'aymer charité, paix, concorde, & pitié,
 Ce qu'il gardoit de gré: mais toute chose passe,
 Et rien ferme ne dure en ceste terre basse.*

*Par Iustice le Roy, sur le peuple a puissance,
 Et le peuple, son serf, luy rend obeysance,
 Elle nous a montré comme il faut adorer,
 Le seul Dieu, eternal, comme il faut honnorer,
 Pere, mere, parens, & quelle reuerence,*

On doit aux morts, de peur de troubler le silence.

*Dieu qui le Ciel habite, a tousiours en soucy,
Ceux qui ayment Iustice, & qui la font aussi,
Et tousiours en honneur fleurissent leurs enfans
Et ne meurent iamais qu'assoupis de vieux ans.*

*Mais ce Dieu tout puissant, iamais son cœur
n'apaise,*

*Contre celuy qui faict la Iustice mauuaise,
Qui par argent la vend, & qui corrompt, malin
Le bon droict de la veufue, & du pauvre Orphe-
lin,*

*Il luy garde tousiours vne dure vengeance,
Qui lante pas à pas, talonne son offence:
Car Dieu sur les Palais, s'assied pour le refuge,
Des pauvres, d'où son œil remarque le bon iuge,
Pour le recompenser selon qu'il a bien faict,
Et le faux Iuge; afin de punir son mesfaict.*

Le Iuge incorruptible, est vn
Rocher immuable, que toute les
vagues du monde ne peuuent ef-
branler contre l'equité. Il a les yeux
bandez, pour n'auoir non plus de-
gard à la condition de Cræsus, qu'à
celle du mendiant Irus. Les me-
naces des grands; les reuers de for-

tune; les disgraces du temps, les embusches des meschans, ny les espées des assassins, ne sont pas capables de le faire fieschir soubz quelque iniustice. Il porte en main vn glaive qui assomme les monstres, comme la massüe d'Hercule, & vne balance, où le bien & le mal est pesé. Le fourcil d'un plus grand que soy ne le faict iamaïs trembler, & quelque orage que ce soit, n'empesche pas qu'il ne fleurisse anisi que la palme, taschant de tout son possible, de cõfirmer par les effects, la verité de ces paroles.

*Il faut, sans auoir peur des Princes, ny des
Rois,
Tenir droit la balance, & ne trahir les loix,
De Dieu, qui sur les faiets des Iustices prend
garde,
Et assis au sommet des Citez nous regarde,
Il perçe nos maisons de son œil tout-voyant,
Et grand Iuge, il cognoist le Iuge fournoyant,*

*Par presens alleché, ou celuy qui par crainte,
Corrompt la Majesté de la Iustice saincte.*

Le centre de ses intentions, c'est de s'acquitter de la dignité, ou il a pleu à Dieu l'esleuer, & de reconnoistre que ce sera luy qui le iugera, selon qu'il aura iugé les autres. Les faueurs ne sont point assez fortes, pour l'emporter au de-là du deuoir; & ce qu'il cherit le plus, c'est de rapporter tous ses trauaux au bié de son Prince, sous la Iustice, duquel les Estats ne peuuent manquer de fleurir. Car comme a fort bien dict du Bellay.

*Ainsi qu'au corps humain la benigne nature,
Par les membres depart sa propre nourriture,
Autant que luy en faut, sans permettre que
l'on*

*Sur l'autre v'surpe rien de l'aliment commun,
Ainsi le Prince doit, d'une mesme prudence,
Maintenir ses Estats, gardant que la substance,*

*De l'un ne passe en l'autre, afin qu'esgallement,
Le corps uniuerſel ait ſon nourriſſement,
Et que peur eſtre trop, l'un des membres enor-
me,
L'autre ne perde auſſi ſa naturelle forme.*

Et au meſme endroit il adiou-
ſte, pour montrer qu'il faut qu'un
bon Prince ſoit l'ame de la Juſtice,
& ſon premier Ciel, qui donne
mouuement à tous les autres.

*Vn bon Roy doit ſur tout maintenir la Juſti-
ce,
Comme celle qui tient chacun en ſon office,
Qui faiſt regner les Roys, qui leur Sceptre ſou-
ſtient,
Et qui rend à chacun ce qui luy appartient.
La Juſtice doit eſtre au grands Roys venerable,
Comme celle qui ſied au lieu plus honorable,
Aupres de Iupiter, & d'une iuſte main,
Balance eſgallement les faits du genre humain.*

Car comme en vn baſtiment,
les fondemens ſont ſi neceſſaires,

que sans eux il ne peut subsister; Ainsi ce diuin edifice de la Iustice, se maintient contre toutes sortes d'orages sur l'autorité d'un bon Prince, si bien qu'estant soustenu d'un si ferme appuy, il est impossible qu'il ne soit de durée. C'est ce que dict encore Ronfard en son Hymne de la Iustice.

*Si vn Roy a vouloir que son regne prospere,
Il faut qu'il craigne Dieu. Le Prince qui reue-
re,*

*Dieu, Iustice, & la Loy vit tousiours fleurissant,
Et tousiours voit sous luy son peuple obeyssant,
Son ennemy le craint, & s'il leue vne armee,
Tousiours sera veincœur, & la Fame emplumee,
Viuant brui ra son nom, & le peuple en tout lieu,
Après qu'il sera mort, l'auoüra pour vn Dieu.*

Ceste verité est si manifeste, qu'il ne faut pas douter, que si les Poëtes ont iamais donné des ailles à la Renommée, ça esté pour luy faire publier

blier par toute la terre, les loüanges d'un Prince iuste. Tellement que s'il faut aduoüer, que la valeur & la prudence, sont deux grandes vertus en un Roy, il est croyable, que la Iustice les esleue toutes deux au plus haut degré de la gloire, pourueu que la clemence y soit ioincte, sans laquelle toutes ces qualitez seroient sans effect.

*Quand un Prince en grandeur passeroit tous
les Dieux,*

*S'il n'est doux & benin, courtois & gracieux,
Humain facile, honnesté, affable & debonnaire,*

Il ne gaigne iamais le cœur du populaire.

*Un Roy ne peut auoir à son commandement,
De ses propres sujets, que le corps seulement,
Nous luy deuons cela soit par zele ou par crainte
Mais il n'est pas seigneur de nos cœurs par contrainte,*

*S'il veut estre le Roy des cœurs comme des corps,
Il faut les aquerir par douceur, & alors,
Il aura cœur & corps de toute sa prouince,*

Tant l'honneste douceur est seante à vn Prince.

Ceste clemence se faict principalement paroistre, en rendant le droict à vn chacun, quand les occasions le requierét, sans vser de retardement ny d'excuse pour tromper l'innocent. Ce sont les Carybdes, ordinaires où chocque la conscience de ces Oyseaux de Phinee.

————— *dont l'un soustient tout droit,
Droit contre tort, l'autre tort contre droit,
Et bien souuent par cautelle subtile,
Tort bien mené, rend bon droit in utile.*

C'est en la mer de leurs subtilitez & cautellés, où faict naufrage le droict des pauvres, avec pl⁹ de violence que les vaisseaux qui se brisét contre les escueils. Leurs iuentions que font elles autre chose, que ces Seirenes d'Homere, dont la voix attire à leur ruyne, ceux qui s'arre-

stent à les escouter. Et neantmoins il se treuve bien peu d'Vlysses, qui se puissent boucher l'oreille contre leurs charmes.

Ság suës du grossier populaire, qui luy ouurent la veine, non pour le guerir du mal qui l'afflige, mais pour en humer le sang encore tout chaud; plus cruels què ces peuples de Tartarie, qui se cõtentèt de boire celuy de leurs Cheuaux, non de leurs Compatriotes. Je parle à ceux d'ont les langues affilées contre l'Equité, prophanent vn lieu sainct & sacré, talschans d'en faire vne place publique, pour y autho-
rifer leurs menfonges.

*Là les plus grands, les plus petits destruisent,
Là les petis peu où point aux grands nuisent,
Là treuve t'on façon de prolonger,
Ce qui se doit & se peut abreger.
Là sans argent pauureté n'a raison,
Là se destruiet mainte bonne maison,*

*Là biens sans cause en causes se dependent,
 Là les causeurs les causes s'entreuendent,
 Là en public on manifeste & dit,
 La mauuaistié de ce monde mandit,
 Qui ne scauroit sous bonne conscience
 Vivre deux iours en paix & pacience.*

Telles personnes se laissent cō-
 mender à deux grandes imperfe-
 ctions, qui sont, vne felonnie plus
 que barbare enuers le prochain, &
 vne conuoitise dereglee d'en auoir
 à quelque pris que ce soit. Ces vi-
 ces, Peres de la honte & de l'infamie,
 sont les Furies dont parle Isidore,
 qui les mettent si auant dans
 le chemin de leur perte, qu'elles ne
 leur donnent pas seulement loisir
 de prendre garde, si en ce qu'ils fōt
 leur honneur, & leur vien'y courēt
 point de hazard. Car elles troublēt
 tousiours le repos de leurs ames, &
 ne cessent de les pourluiure, non

avec des torches adentes, ainsi que les fables nous les figurent, mais par des Syndereses secrettes, qui sont les gesnes & les supplices de leurs consciences.

Il n'en est pas ainsi de ceux, qui n'ayans point d'autre but en leurs actions que l'observation des commandemens de Dieu souverain Juge, prennent en main la cause des Innocens, foulent aux pieds les fauteurs du monde, & ne font iamais rien qu'ils n'ayent pour modelles principaux les saintes loix, sçachans bien que sans elles,

*Le perible marchand brulant en sa pratique,
Aux pays estrangers ne feroit la trafique,
Nul pourroit voyager : tousiours en crainte &
peur,
Seroit le pelerin pour le guet du voleur.
Le courbé Laboureur quitteroit sa charuë,
Craignant que sur les siens le plus fort ne se ruë,
Les sciences & arts n'auroient aucun pouvoir,*

*L'homme robuste seul voudroit tous biens auoir.
 Brief si on me priroit les ordonnances saintes,
 Des foibles on n'orroit que clameurs & com-
 plaintes,*

*On n'orroit que débats, que sanglants homicides
 Que trôpeurs d'Orphelins, & cruels parricides,
 Pour le tout abreger nul en seurté seroit,
 Sans le secours des loix, & sans le diuin droit.
 Comme le corps humain n'a point de mouuement
 Sans le diuin esprit qui donne sentiment:*

*Aussi vne cité sans ceste loy diuine
 Sur le peuple inconstant & errant ne domine.*

Ce sont ces prudens Catons,
 dont les penibles veilles maintien-
 nēt la Iustice tousiours en vigueur,
 & qui ne se lassēt point de trauail-
 ler pour le bien du public. D'oū
 vient que l'eternité, qui ne laisse
 iamais aller sans quelque salaire,
 ceux qui la cherchent se donne en-
 tierement à eux. C'est elle qui les
 esleue en honneur, elle qui les re-
 uere pour leur grande equité, & fi-

nellement elle qui les fait combler de benedictions, par la bouche de tout vn peuple, pour leurs actions heroïques & vertueufes, qui les rendét recommandables par tout.

*Leur vertu ne se peut en nul lieu enfermer.
Elle a le dos ailé, elle passe la mer,
Elle s'en vole au ciel, elle marche sur terre,
Viste comme vn esclair messenger du tonnerre,
Et comme vn tourbillon qui soudain s'esleuant,
Erre de fleuve en fleuve, & annonce le vent,
Ainsi de peuple en peuple elle court par le monde,
De ce grand vniuers hostesse vagabonde.*

Ils ne veulent point que ceste Deesse, (i'entends la vertu) leur donne aucun autre salaire que soy-mesme, ny autre support que le fié. Et neantmoins n'estant iamais ingrate à ceux qui la seruent, elle surhausse leur merite aux charges plus honorables, comme le remarque vn grand Poëte.

*La Vertu fait assieoir cestetroupe honoree
 Sur les bancs que tu vois en la Chambre doree,
 Et si lon bannissoit l'honneur avec le gaing
 Ce grand Palais vouté ne seroit pas si plain,
 Mais vuide demourroit, & ceste cour deserte
 Ne se verroit que d'herbe & de moussé couuerte.*

Voilà quels sont les salaires de
 ceux qui preferent le bien de la pa-
 trie au leur propre; & qui ne font
 jamais rien contre la Iustice, laquel-
 le apres leur auoir dressé des tro-
 phées d'honneur, les faict viure e-
 ternellement en la bouche des hô-
 mes.

F I N.



